

MONIÈRE, Denis, *André Laurendeau et le destin d'un peuple*.
Montréal, Québec/Amérique, 1983, 347 p.

Ramsay Cook

Volume 38, Number 4, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304317ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304317ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cook, R. (1985). Review of [MONIÈRE, Denis, *André Laurendeau et le destin d'un peuple*. Montréal, Québec/Amérique, 1983, 347 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(4), 604–606. <https://doi.org/10.7202/304317ar>

MONIERE, Denis, *André Laurendeau et le destin d'un peuple*. Montréal, Québec/Amérique, 1983, 347 pages.

André Laurendeau fut, de bien des façons, un des principaux artisans de la «modernisation» de la pensée nationaliste québécoise. Comme il le confiait au journal intime qu'il tint durant les années où il siégeait à la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, «...les nationalistes d'autrefois, comme Henri Bourassa, en ont appelé constamment au sens de la justice tandis que ceux d'aujourd'hui cherchent à établir un meilleur équilibre des forces. L'histoire me paraît établir le bien-fondé de la seconde attitude». Durant toute sa carrière, Laurendeau n'a cessé de rechercher les moyens de redresser cet équilibre des forces. Vers la fin de sa vie, lorsqu'il assurait la coprésidence de la Commission Laurendeau-Dunton, il en vint à saisir toute la complexité de cette tâche; il n'y avait pas seulement deux, mais plusieurs forces en présence avec lesquelles il fallait composer. Cependant, contrairement à René Lévesque ou à Pierre Trudeau, il ne semble pas s'être rendu compte que seule l'action politique peut modifier les rapports de force; ni les journalistes, ni les intellectuels, ni les commissions d'enquête ne peuvent faire autre chose que d'indiquer des voies à suivre. Laurendeau avait déjà, on le sait, tenté l'aventure politique avec le Bloc populaire, aventure qui s'était avérée un échec. A l'instar de ses maîtres à penser, Henri Bourassa et Lionel Groulx, il se considérait davantage éditorialiste que politicien, ayant plutôt le tempérament d'un intellectuel que celui d'un homme d'action. Comme membre d'une commission royale d'enquête, il se devait de jouer les deux rôles, ce qui lui fut presque impossible. Les célèbres «pages bleues» du volume I du rapport de la Commission Laurendeau-Dunton constituent son testament politique: un bel énoncé de principes généraux sans indication aucune sur la manière de les mettre en pratique.

Héritier des idées de Bourassa et de Groulx, Laurendeau apporta sa propre contribution au nationalisme québécois. L'éducation qu'il reçut en Europe, l'influence de la gauche catholique et celle d'André Seigfried, le poids de la crise des années '30, tout cela lui fit remettre en question le caractère conservateur de son catholicisme et du nationalisme qu'il tenait de ses maîtres. Cette

remise en question servit de point de départ à l'élaboration d'une idéologie qui voulait faire place à la fois à la question sociale et à la question nationale. Libéral, Laurendeau savait que le Québec se devait d'évoluer, de se moderniser. Nationaliste, il tenait à ce que le Québec conserve son identité propre. Pouvait-il concilier ces deux directions? Comme la plupart des intellectuels de sa génération et de la génération suivante, Laurendeau le souhaitait ardemment. Mais ce souhait ne s'est jamais accompagné de plan le moins précis pour sa réalisation. Laurendeau savait bien que «l'histoire n'avance pas en ligne droite»; ses idées sur la façon de moderniser le Québec et de lui conserver son identité propre demeurèrent ambiguës. Il favorisait un rôle accru de l'État, mais il n'était pas socialiste; il désirait une plus grande autonomie pour le Québec, mais il n'était pas indépendantiste. Sa pensée politique, comme son roman et son théâtre, reflète bien sa conscience aiguë de la fragilité des institutions et des hommes. Il se méfiait des solutions radicales. Humaniste autant que nationaliste, Laurendeau était avant tout un être sensible et subtil.

Si le Laurendeau de Denis Monière est toujours un nationaliste, il n'est que rarement un humaniste. Même le roman et le théâtre de Laurendeau sont présentés comme des manifestes nationalistes. Dans ces oeuvres, qui traitent des rapports personnels ou familiaux, de l'amour, du dépit ou de l'insécurité, thèmes classiques du roman et du théâtre, Monière ne voit que l'incapacité de Laurendeau à résoudre l'énigme québécoise. Autant Laurendeau voyait tout en nuances, toujours avec un grain de scepticisme, autant Monière a l'assurance facile, tranchante. Le livre de Monière nous apprend des choses nouvelles sur la vie personnelle de Laurendeau, et, à l'occasion, sur sa personnalité et ses antécédents familiaux. Toutefois, le livre contient peu de choses qui n'étaient pas connues sur sa carrière et ne propose rien de nouveau sur sa signification.

La faiblesse du livre tient en partie à l'étroitesse de la documentation consultée par Monière. L'auteur a apparemment jugé superflu d'aller au-delà des documents et des écrits de Laurendeau lui-même. Le livre souffre d'un manque de perspective, de contexte. Comment Laurendeau fut-il perçu par son milieu? Quelle importance lui accordait-on? L'auteur est passablement muet sur ce sujet: il ne trace de Laurendeau qu'un portrait-robot, sans esquisser d'arrière-plan.

Par ailleurs, Monière adopte une problématique qui semble dépassée dans le contexte historiographique actuel. Monière traite son sujet à la manière de Groulx, où «la lutte des races» sert de fil conducteur. Ainsi, l'anti-sémitisme québécois des années '30 serait «un effet pervers du colonialisme». Comment alors expliquer l'antisémitisme américain ou celui du Canada anglais de la même époque? Le clivage au sein de la commission B-B est décrit de façon plus curieuse encore: les commissaires Laurendeau, Lacoste et Laing sont présentés comme étant partisans de la «conception française» du Rapport, tandis que Gagnon, Cormier, Scott, Rudnyski et Wycznski deviennent les tenants de la «conception anglaise». Cela ne fait-il pas deux francophones de chaque côté? (J'ajouterais ici que les positions de Michael Oliver, le père des concepts des «deux nations» et du «statut spécial» adoptés par le NPD, sont présentées de façon tout à fait erronées.) On ne voit pas, non plus, sur quoi se fonde l'affirmation que les célèbres «pages bleues» de Laurendeau «ne sont pas très éloignées de la thèse des États Associés ou encore de la formule de

souveraineté-association». Cela ne surprend guère d'un auteur capable de voir dans *Egalité ou indépendance* de Daniel Johnson un projet constitutionnel «posé clairement». Enfin, les pages 242-3 contiennent tant d'affirmations simplistes qu'elles font douter du sérieux avec lequel l'auteur s'est acquitté de son travail de chercheur.

André Laurendeau eut sans contredit une influence considérable sur la pensée nationaliste au Québec et fut une personnalité politique importante, particulièrement dans les années '60. Une analyse réfléchie de sa carrière, fondée sur un examen complet des sources, aiderait à mieux faire comprendre les années 1963 à 1965, qui furent des années marquantes. Par la faiblesse de sa documentation et par son parti-pris évident, le livre de Monière est loin de constituer une telle analyse. Plus tristement encore pour un biographe, Monière n'a pas su rendre l'homme qu'était André Laurendeau dans sa sensibilité, sa subtilité, son humanité.

Université York

Traduction: JOSÉ E. IGARTUA

RAMSAY COOK